

LA GUISANE

bulletin de liaison

ASSOCIATION ORSEL-LIENS

Sommaire	2
Le Mot du Président par Bruno Orsel	3
Vie de l'Association	4 à 6
Histoires des Orsel (XVIII ° siècle)	7 à 8
Souvenirs de Lucile Orsel des Sagets	9 à 10
Nouvelles Brèves	12
Les Artistes de la Famille	13 à 16
Archives de Monétier	17 à 19
Jacques François Henri Dulac	20 à 21
Souvenirs Empaire , « A ma Fille » (1814-1818)	22 à 26
Parenté avec Jean Godde	26
Hommage à Jean Godde	27
Evénements familiaux	28

La « GUISANE »
Bulletin de liaison de l'Association ORSEL-LIENS
Rédaction Etienne Orsel des Sagets
44 rue de Valette
41320 SAINT JULIEN sur CHER
Tel/Fax : 02 54 96 41 16 etien1orsel@hotmail.com

Le mot du Président

Janvier 2006

Chères Cousines,
Chers Cousins,

La généalogie explose....

Les dernières études et notamment les sondages, révèlent que des millions de français s'intéressent à leurs origines. Un foyer sur douze compterait aujourd'hui son « petit généalogiste » et c'est par centaines de milliers que l'on peut dénombrer ceux qui travaillent à la recherche de leurs racines.

Phénomène de société et de génération, cette recherche des origines touche désormais tout le monde, d'abord des urbains et suburbains certes, mais aussi de plus en plus de jeunes, à la faveur d'internet, où les sites généalogiques ne cessent de se multiplier.

Outre son principe identitaire, cet engouement s'affirme comme l'expression moderne de la vieille passion pour la grande histoire des hommes illustres, que les français du 20^{ème} siècle ont, il est vrai un peu, délaissé. Désormais ce sont les hommes et les femmes, humbles et anonymes qui les interpellent et les émeuvent, ces hommes et ces femmes qui sont leurs ancêtres.

Les nouveaux généalogistes ne se contentent plus de recueillir des noms et des prénoms, d'aligner des dates et des lieux et de collectionner des actes d'état civil. Ils se ruent sur les archives afin d'y découvrir le vrai visage de leurs aïeux et la vie qui était la leur, empruntant les couloirs du temps et revisitant ainsi les siècles passés à la faveur de l'histoire de nos familles.

Merci à tous pour votre travail.

Bonne année 2006.

Bruno Orsel

Vie de l'Association

ASSOCIATION ORSEL-LIENS

Mairie de 05 LE MONETIER LES BAINS

Siège administratif : 32 rue de l'Amiral 95000 Cergy tel : 01 34 20 04 16

Compte rendu du Conseil d'Administration qui s'est tenu le Samedi 4 Juin 2005, à OULLINS au domicile de Maurice Dulac, Vice-Président de l'A.O.L

Après un sympathique repas, organisé par Carmen Dulac, que nous remercions, la réunion débute à 15 h.

Etaient présents : Jean Pierre Le Meilleur, Maurice Dulac, Gérard Orsel, Bruno Orsel, Claude Orsel, Gilbert Orsel des Sagets, Etienne Orsel des Sagets, Claude Dagand, Dominique Peyret-Perroy.

Excusés : Denys Péciaux. Carole Lemaire-Péciaux

1- Approbation à l'unanimité du C.R. de l'A.G. 2004

2- Constitution du bureau, élection :

Président :	Bruno Orsel
Vice Président :	Maurice Dulac
Secrétaire :	Dominique Peyret-Perroy
Secrétaire Adjointe :	Carole Lemaire-Péciaux
Rédacteur en chef de la Guisane :	Etienne Orsel des Sagets
Chargé de recherches généalogiques :	Gérard Orsel
Trésorier :	Gilbert Orsel des Sagets
Trésorier Adjoint	Denys Péciaux

Autres Administrateurs du C.A. :

Jean Pierre Le Meilleur
Claude Orsel
Claude Dagand
Amélie Orsel

3- Etat des Adhésions à ce jour :

- a) Envois : 43 (couples, jeunes, individuels)
Retours : 29
Total des Adhérents A.O.L. : 45 membres
- b) Promotion « Guisane » faite par Etienne Orsel des Sagets
Envois : 30
Retours : 14 avec paiement

Etienne signale que plusieurs Guisane ont été gardées, sans règlement par les destinataires, or il avait été proposé, aux « non intéressés », le remboursement des frais de retour. Il faut relancer, ceux qui n'ont pas donné de réponse.

Situation comptable , à ce jour :

RECETTES	: 1.444 ,86 €
LIVRET A	: 825,39 €
DEPENSES	: 757,27 €
EN CAISSE	: 687,59 €

5- Situation de la revue « La Guisane »

Notre Rédacteur en chef, Etienne Orsel des Sagets, éditera 2 revues par an :
Une parution en Juin, bouclée le 15 Mai. Une 2^{ème} parution en Décembre, bouclée le 15 Novembre.
Bien vouloir tenir compte de ces dates précises, pour envoyer vos articles.

6- Etat des projets en cours :

Se voir, pour que les infos de la « Guisane », soient réparties entre toutes les branches, les plus proches. Pour Ceux qui ont des documents familiaux anciens, photos etc...l'A.O.L. demande à chacun , de les recenser, inventorier, photographier.

Etienne fera une visite aux Nouvelles Archives de Lyon , afin d'envisager un dépôt de nos Archives, pour les générations futures; dépôt initial: soit privé, soit ouvert aux Chercheurs. On pourra déposer soit les originaux, soit des copies.

Cet inventaire représente un gros travail, aussi notre Président, Bruno Orsel , propose une méthode, soit par thèmes, soit par dates, avec mise en photos si besoin.

7- Exposé de Gérard Orsel sur l'avancée de ses recherches généalogiques :

Il a reçu les mises à jour généalogiques de la Famille Dumont-Saint Priest .

Un livre va être réalisé sur les MEULIERES : « LA PIERRE A PAIN ».

Louis Jean Bouchon sera le principal personnage. Il s'agit de la thèse de Alain Belmont

Les coordonnées de l'Editeur seront indiquées dans la prochaine Guisane.

Livre-trouaille de Gérard : « Nicolas Blasset, Architecte et Sculpteur du Roi »

L'auteur de ce livre est Christine Debrie, il s'agit de sa thèse.

Livre en stock aux Nouvelles Editions Latines, 1 rue Palatine, Paris 6°

Gérard signale, en région lyonnaise, nos origines communes : famille Orsel-Deschamps,

Le plus ancien est : Mathieu Deschamps, marié à l'église Saint Paul à Lyon.

8- Questions diverses : R.A.S.

Un grand merci à Claude Dagand pour la traduction des "souvenirs de Jeunesse" de Raphael Orsel des Sagets, Père Assomptionniste. Il a déjà tapé, sur ordinateur, 2 cahiers d'écoliers sur les 3 en la possession de Dominique Peyret .

9- Dates à retenir :

Prochain C.A. : Samedi 22 Octobre date et lieu seront confirmés ultérieurement.

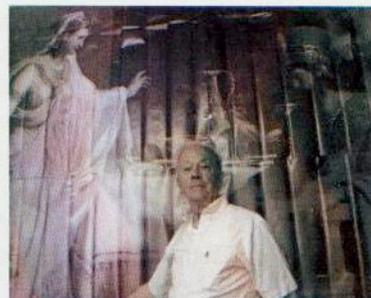
Prochaine Cousinade : région parisienne en 2006 .

la Secrétaire : Dominique Peyret Perroy.



Le déjeuner du Conseil sous les yeux bienveillants de la Fille de Pharaon, présentant Moïse à son Père. Tableau de Victor Orsel, récemment restauré par la BNP (Musée de Lyon).

Maurice Dulac, Vice Président, dans la même situation...



ASSOCIATION ORSEL – LIENS

Mairie de 05 LE MONETIER LES BAINS

Siège administratif : 32 rue de l'Amiral 95000 Cergy tel : 01 34 20 04 16

Compte rendu du Conseil d'Administration qui s'est tenu le Samedi 26 Novembre 2005, à Paris au domicile de Claude Orsel, Administrateur de l'A.O.L.

Etaient présents : Claude Orsel, Gérard Orsel, Amélie Orsel, Jean Pierre Le Meilleur, Denys Pécriaux, Bruno Orsel.

Etaient absents excusés : Maurice Dulac, Etienne Orsel des Sagets, Gilbert Orsel des Sagets, Dominique Peyret, Claude Dagand, Carole Lemaire

selon l'ordre du jour :

1 – Le compte rendu du dernier conseil d'administration est approuvé à l'unanimité.

2- Pour la préparation de l'A.G. 2005 il a été décidé les points suivants :

- a) La date de l'A.G. est fixée au samedi 11 février 2006 à 12h00
- b) Le lieu sera Boulogne Billancourt, salle ANRABB comme les années précédentes.
- c) Le montant de la cotisation annuelle pour l'année 2006 reste inchangé par rapport à celle de 2005.
- d) La présentation des travaux de recherche par Gérard Orsel se situera en première partie de réunion et non à la fin comme les années précédentes.
- e) La réunion commencera par un déjeuner pique-nique. L'organisation sera vue ultérieurement.

3 – Le transfert des signatures du compte bancaire de l'A.O.L. entre les anciens et les nouveaux trésoriers a été régularisé. Aujourd'hui les signataires sont

- a) Gilbert Orsel des Sagets : Trésorier
- b) Denys Pécriaux : Trésorier adjoint.

4 – La Guisane

- a) Le montant des abonnements de la Guisane pour l'année 2006 reste inchangé par rapport à l'année précédente.
- b) Le conseil d'administration demande que le choix des articles à faire paraître dans La Guisane se fasse de façon concertée et décidée conjointement en réunion du conseil.

5 – Tous les membres du conseil souhaitent recevoir d'Etienne Orsel des Sagets par Internet son carnet d'adresses qui doit être le plus complet de tous ceux existants.

6 – Prochaine Cousinade

- a) Il a été décidé que la prochaine Cousinade aurait lieu en 2007, La date exacte sera décidée ultérieurement.
- b) Le lieu sera Paris et la région parisienne
- c) Le chef de projet et l'équipe organisatrice seront décidés début 2006

7 – Gérard Orsel a présenté à l'Assemblée son extraordinaire travail de compilation regroupant sur un support informatique l'ensemble des données collectées depuis des années : un vrai travail de professionnel, construit avec méthode et d'une très grande richesse documentaire.

Mais nous aurons certainement l'occasion de le revoir tous .

L'ordre du jour étant épuisé la séance est levée à 17 h 15 et le Président remercie Claude pour son accueil.

Les ORSEL , industriels et négociants du XVIII^e siècle

Claude Orsel, qui, probablement, avait une affaire de fabrication d'articles de quincaillerie au Monétier (une fabrique de clous y existe en 1715) quitta le Monétier avec toute sa famille vers 1715 avec sa femme Marguerite Jordan et ses 6 enfants, pour s'installer rue Tupin à Lyon, et y avoir une affaire de quincaillerie. (Ce départ du Monétier correspond à celui de nombreux marchands de la région, devenue sinistrée après le traité d'Utrecht en 1713, traité qui ouvrait le passage du Mont Cenis, et qui supprimait de facto le passage de toute voie commerciale par la vallée de la Guisane) Si Claude est décédé relativement tôt après son arrivée à Lyon (9/10/1726) il a ouvert ainsi la route à une progéniture très industrielle.

Ses **3 fils**, tous nés au Monétier les Bains (05) et arrivés enfants à Lyon, eurent en effet des carrières réussies

1) L'aîné, Jean Orsel, s'occupa, avec son frère Jacques, de l'affaire de quincaillerie (négociant fabricant) rue Tupin. Il se maria une première fois avec Marie Dumeynet, dont il eut 2 fils . L'aîné, Claude-Alexis est installé en 1752 à St Marc (Ile de la Dominique), associé comme marchand à Duvernay, et il reçoit des cargaisons envoyées par son père. Le second, Jacques, est associé à son père sous la raison sociale « Jean Orsel l'aîné père et fils » en 1752 rue Tupin

On retrouve les fils de son second mariage avec Elisabeth Perisse, François et Jean-André dans l'industrie lyonnaise naissante. Il avait envoyé son fils François en Angleterre (avec son cousin Antoine). **François** habitait alors « snow hill » à Birmingham pour apprendre les méthodes de fabrication, et il créa ainsi en 1781 à Lyon une manufacture de liqueur à dorer, en association avec son frère Jean-André et le beau-frère de ce dernier, Antoine Saunier.. Ils demandèrent pour leur manufacture de liqueur à dorer (vernis pour objets en cuivre) la protection de l'invention et celle des modèles créés (privilege accordé pour 15 ans). François s'installa à la Nouvelle Orléans (il y vivait en 1791 et il y est mort en 1794)

Jean-André a quitté Lyon avant la révolution (vers 1782) pour s'installer à Paris, où il fut tout d'abord locataire de son cousin Joseph, s'installa rue des Blancs Manteaux, avant de devenir agent de change rue Vivienne, et de s'associer à Lafarge, créateur de la première caisse d'épargne; on le retrouve sur une fiche de police en 1793 ! rue de Charonne avec une profession de « fabricant de coton ». On perd sa trace jusqu'à son décès en 1816 à Anet (près de Dreux 28).

2) Jacques Orsel a épousé Jeanne Deschamps et eut 9 enfants. Il avait acheté une maison importante rue Mercière (donnant en partie sur le quai de Saône), avait un très gros commerce de quincaillerie avec son fils aîné, avant de fortement doter tous ses enfants. Il est décédé en 1789 à Lyon à l'âge de 83 ans.

Son fils aîné, **Jean-Jacques Orsel** (14/10/1742 Lyon 1822 Lyon), dit Orsel l'aîné, célibataire, avait repris le commerce de quincaillerie rue Tupin. Il fut recteur de l'hôtel-Dieu de Lyon (1784/85), commissaire de section le 10/2/1790 (négociant place du Concert sur la liste des citoyens éligibles en 1790), nommé comme notable pour assister comme adjoint à l'instruction des procès criminels. Il habitait à sa mort à la Guillotière

Son second fils, **Antoine Orsel**, né à Lyon le 13/9/1743, effectua d'abord un séjour de plus de dix ans en Angleterre, où son père l'avait envoyé chez un de ses correspondants industriels de quincaillerie-bijouterie pour apprendre la langue, et la fabrication et la commercialisation des articles de quincaillerie; Il s'installa alors à Paris vers 1770, où il s'associa avec son frère Joseph pour développer un gros négoce de quincaillerie-bijouterie. Il acheta alors l'Hôtel Beaufort, rue Quincampoix, et épousa le 13/4/1776 Elisabeth Pélagie Charlot de Courcy, fille unique, mineure, et richement dotée (60 000 livres) de la veuve d'un gros commerçant de Paris (Marchand Bourgeois cloître Sainte Opportune); Il est à noter que , sur le contrat de mariage (régé par les coutumes du pays lyonnais!), on trouve la liste de tous les invités présents, et si la famille d'Elisabeth-Pélagie est très bien représentée, seul Joseph représente les Orsel, ce qui semble démontrer l'absence alors de tout autre membre de la famille en région parisienne.

Son troisième fils, **Joseph Orsel**, partit assez jeune pour Paris. Il s'occupa dans un premier temps d'un commerce rue St Denis (qualifié de mercier, le mercier représentant alors des commerces divers), puis, à l'arrivée de son frère Antoine, il s'occupa avec celui-ci d'un négoce de gros de quincaillerie-bijouterie, avec une activité d'industriel-producteur. A coté de cette activité, il brassa vite d'autres affaires, achetant en 1781 des terrains situés à Ménilmontant, et appartenant à l'ordre de Malte. Il habite alors rue de la "Place Vendôme", au coin de celle de la Fontaine Nationale. Il s'appelle alors Orsel de Lamécourt (du nom des terres en Ardennes qu'il avait acheté avec son frère, pour y construire une usine de boutons)

Pendant la révolution, il abandonna le nom de Lamécourt (!), et profita de la liquidation des biens de l'Eglise pour parfaire sa fortune, en achetant entre autre le 24 floréal an II aux enchères publiques la majorité des terrains de l'Abbaye des Dames de Montmartre; Il acheta aussi de nombreux terrains (rue de l'Echiquier, rue d'Enghien, rue Poissonnière..). Joseph Orsel ne se maria pas, mais reconnu en 1813 sa fille Marie Louise Marthe, née en 1790 rue de la Verrerie, de père et de mère inconnus (!); Celle-ci épousa Jean-Jacques Lambin, fils de Nicolas Lambin, ami et associé de longue date de Joseph Orsel, et a eu 2 filles (Caroline Juliette Lambin née le 9/8/1820 à Paris et Angélique Virginie Lambin le 8/3/1822 à Paris. Elle fut la principale héritière (moitié) de la grosse fortune de son père. En effet, celui-ci amassa une grosse fortune jusqu'à sa mort, qui intervint en 1820. Il habitait alors 27 rue Louis le Grand. Sa succession officielle se chiffre à plus de 2 millions de francs de l'époque (source acte de mutation) 1/2 à sa fille, 1/2 à parents et amis, particulièrement à son neveu Antoine Orsel, fils aîné de son frère Antoine. Il possédait de nombreux immeubles situés rue Louis le Grand, Faubourg Montmartre, Palais Royal, rue du Sentier, Bd Poissonnière, rue de Cristol, rue Granat..). Il figurait en 1806 parmi les 20 plus gros contribuables du département de la Seine ! C'est de lui que vient le nom de **Rue d'Orsel** dans le XVIII^e

Son quatrième fils, **André Orsel** (23/9/1747 Lyon) était associé avec son cinquième fils, Jacques (Jacob) Orsel, et Jérémie Mathieu dans un autre gros commerce lyonnais (fabricant de gaze). Dans le même temps, ses filles Jeanne et Catherine ont épousé 2 importants marchands lyonnais, Louis Féliissent (marchand drapier) et Claude-François Maurice (marchand soyeux)

3) Joseph Orsel, qui a épousé Jeanne-Marie Ferroussat, fut d'abord marchand passementier à Lyon, puis, ayant acheté une charge, fut anobli, étant conseiller Secrétaire du Roi en la Chancellerie près la Cour des Monnages de Lyon (installé le 19/12/1768), puis au Parlement de Nancy le 13/8/1776 .

Sa fille Marguerite épousa Pierre Maupetit, qui était Secrétaire du Roi, chancelier des comptes de Montpellier, recteur de l'Hôtel Dieu de Lyon de 1772 à 1775, et fut par la suite Baron d'Empire. Sa seconde fille Jeanne-Marie Madeleine Orsel épousa François Buynand des Echelles, écuyer, seigneur des Echelles et co-seigneur d'Ambérieu en Bugey, Conseiller secrétaire du Roi près le Parlement des Dombes.

Son fils, Joseph Orsel de Châtillon (qui signe Orsel-Duval) était avocat au conseil supérieur de Lyon, conseiller en la sénéchaussée et siège présidial de Lyon (26/2/1772). Il acheta en 1780 la baronnie de Châtillon de Corneille, Montgriffon, La Verdatière et la Tour des Echelles en Bugey, en 1787 : la seigneurie de Châtellard de Luynes. Il Comparut à Lyon en 1789 au titre des Etats Généraux pour la noblesse.

Documents Gérard Orsel

SOUVENIRS DE LUCILE RUE des SAGETS

Suite de la transcription des Lettres de Gilbert Rué des Sagets à son Père

Neuwinlthe, Premier jour complémentaire an VII (17 Septembre 1799)

Il se plaint d'abord des lenteurs de la poste, puis il donne à son père toutes les indications nécessaires pour obtenir un congé, ce qui ne paraît pas facile, puis il ajoute :

« Vous voyez les choses plus en beau que nous, puisque vous dites que les affaires politiques semblent s'arranger. Nous n'avons ici aucune connaissance des papiers publics, mais on est imbu que nos positions étant aujourd'hui les mêmes qu'après 5 ans de guerre, la paix n'est pas prêt d'arriver, s'il faut recommencer les mêmes conquêtes pour arriver au but proposé, celui de détruire tous les tyrans couronnés. Les anglais, dit-on, ont débarqué en Hollande, en Italie notre armée n'existe presque plus, en Suisse, nos progrès sont tout à fait ralentis....

Je suis dans une grange, écrivant sur un madrier qui me sert de table. Si j'étais mieux à mon aise, je prendrai mon temps pour vous écrire plus correctement. Je suis actuellement si accoutumé à coucher sur la dure, qu'il ne me vient pas à l'idée de me déshabiller : je m'étend, enveloppé dans mon manteau sur du foin qui m'entête, mais qui me m'empêche pas de dormir.

Notre chambre est un grenier dont la porte est une ouverture comme le trou du souffleur à la comédie. Nous y arrivons sans chandelles par le moyen d'une échelle de 20 pieds. Depuis 7 mois je n'ai pas bu une bouteille de vin rouge, bien content quand je puis avoir une bouteille de bière, car tout est excessivement cher. Nous n'avons plus d'ordinaire et semblable aux Scythes, nous mangeons quand le trop grand exercice nous force à chercher quelques aliments.

Les frères M. ont échappé à une belle, en quittant le 101^{ème} le 20 de ce mois, nous avons voulu reprendre les positions que nous avons laissées il y a un mois. En conséquence, nos 3 bataillons d'artillerie volante sont entrés dans Oullens, le soir où l'on s'est concentré sur le plan d'attaque. A 3 heures du matin l'on est parti et à un quart de lieue après nous avons rencontré l'ennemi. La colonne s'est déployée et on a fait un feu roulant pendant 3 heures, qui a forcé l'ennemi à rétrograder, malgré une vive résistance. Arrivés près de Bichentsheim, les houlands et hussards de Barco, se sont embusqués dans le bois et les cours des granges. On a eu de la peine à les repousser, mais enfin on y est venu à bout. Nos succès ont fini à Bichentsheim où les paysans même se sont mis de la partie. On ne voyait que feu, poussière à fumée, notre courage ne nous a plus servi de rein, il a fallu de la prudence. On s'est donc retiré, mais nous avons été continuellement harcelés dans notre retraite que nous avons faite en courant, et avons perdu plus de monde que dans le feu de l'attaque : nous sommes revenus avec 146 hommes de moins. La compagnie de grenadiers où était M. a laissé à elle seule 15 hommes. François Belmont de Beaugy et un Gauthier qui demeure sur le chemin de Semur ont failli être hachés. Le premier a enfoncé sa baïonnette dans le mufle du cheval d'un houlant qui chargeait sur lui en tirailleur.

Ils peuvent attester que j'étais continuellement au feu, bien que rien ne m'y forçât : autant désir de paraître brave que curiosité, j'ai suivi l'action avec 4 des mes camarades et nous sommes constamment trouvés au milieu des balles : vingt fois j'ai cru subir le sort de ceux qui tombaient près de moi.

Bref, nous sommes encore sur la même ligne que le 19. Pour nous cela nous a fait aller à Neuwinlthe avec le 1^{er} Bataillon. Au premier du mois, nous retournons à Onheins où est notre second : ainsi vous y adresserez vos lettres dorénavant, puisque nous n'avons plus que 4 jours à rester ici.

Adieu mon cher Père, donnez moi de vos nouvelles le plus souvent que vous pourrez et croyez plus que jamais combien votre cher fils s'applique à vous faire honneur dans la société si vous lui procurez l'existence qu'il désire. Bien des choses à toutes mes connaissances et mon oncle de Melay.

Votre respectueux

Votre ample bulletin, mon cher Père, m'est parvenu avant hier seulement et m'a fait d'autant plus plaisir que, comme vous le présumiez, j'ignorais tout ce qui se passait dans l'intérieur et dans les autres armées. A l'exception de quelques transmissions télégraphiques dont j'avais connaissance par Strasbourg, tout a été nouveau pour moi et j'ai fait part de votre lettre à plusieurs de mes camarades avec qui je politique actuellement tout à mon aise. Vous avez fourni matière à établir bien des conjonctures : nos idées se tournent vers la paix. Depuis le retour de Bonaparte et nos succès rapides depuis deux mois. Il va se passer sans doute encore des événements intéressants dans l'intervalle de ma lettre à votre réponse.

Vous demander un pareil détail à celui que vous m'avez fait, serait trop exiger, mais une analyse succincte de ce qu'il y aura de plus intéressant, me mettra au courant et me donnera la satisfaction de vous lire plus longtemps qu'à l'ordinaire.

Je ne vous fais aucune remarque sur le contenu de votre journal, ayant la tête cassée par le bruit qui se fait autour de moi. Un seul article m'engage à dire deux mots: c'est celui où vous me prévenez aux dilapidateurs de l'instruction et de me tenir sur mes gardes car dans votre âme et conscience vous me croyez un peu coupable.

Je veux bien croire que mes lettres n'ont pas ce style poli et coulant qui font distinguer l'homme de goût, mais mon excuse est dans ma position : pour vous écrire avec élégance, il me faudrait dans ce moment une chambre bien close, un bureau et du silence. Ici lorsque je prend la plume, je dois aller dans une mauvaise cantine remplie de soldats occupés à boire et à chanter. Pour avoir une place sur le banc et à la table, je fais venir une bouteille de bière et je trace quelques pages en grande hâte, car la fumée de tabac est si épaisse, dans ce mauvais abri, qu'elle finirait, je crois, par m'étouffer.

Je ne ressemble aucunement à certains poètes qui du haut de leur galetas, gelant de froid et n'ayant rien à souper, ne laissent pas cependant que d'avoir la verve échauffée et de dire des jolies choses.

Rien de nouveau dans notre Division depuis ma dernière lettre, si vous exceptez le départ du général Decaen qui va à Manheim et qui est remplacé par le Général des Enfants, sous le commandement du quel nous avons déjà été.

J'avais eu une petite affaire avec le premier, ce qui fait qu'il n'emporte pas mes regrets. Lorsque le Général Lecourbe vint prendre le commandement de l'Armée du Rhin, il passa à Kell pour en visiter toutes les positions. La veille de son arrivée, j'avais obtenu une permission pour aller à Strasbourg avec quelques amis musiciens comme moi. Le soir il fit un si vilain temps, que nous primes sur nous de coucher et de ne revenir que le lendemain. Précisément le général Decaen nous fit demander de bon matin pour aller à la tête du pont du Rhin avec nos 3 compagnies de grenadiers, attendre le Général en chef sur son passage. Nous étions absents de la sorte qu'on ne pût rien faire sans nous, et la réception ne fut pas aussi brillante que le promettait le général Decaen. A notre retour nous trouvâmes un ordre qui nous envoyait à la garde du camp pour huit jours. Je fus lui parler, mais il était si mortifié de n'avoir pu faire la cour par le moyen de la musique, qu'il me dit en me renouvelant son ordre, qu'il ne voudrait pas pour 25 louis que nous eussions été absents. Bref, je réclamais par écrit, au chef de brigade et nous sommes sortis au bout de 4 jours.

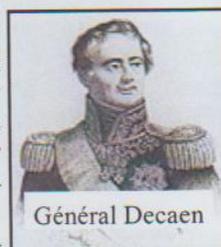
Bourrachat et Simon se portent bien, je les vois toujours ensemble avec Pelletier de Chenay (*le Chatel*) et un certain Bailly d'Artaix ou de Chambilly. Ils m'ont dit avoir connu des dangers, étant tirailleurs le jour de l'attaque. Je leur ai parlé hier et leur ai annoncé que je donnerai de leurs nouvelles au pays par votre organe. Ils aiment beaucoup me rencontrer et sont contents de l'accueil amical que je leur fait toujours. Ce sont les seuls qui restent de la demi-brigade du canton de Marcigny et des environs.

Sans accepter de l'argent du capitaine Lignièrès, je lui répondis que j'acceptai ses offres de service qu'il me faisait de vous engager à m'en envoyer. Je n'en ai reçu, ni ne lui en ai reparlé : si vous pouvez m'en faire passer, vous me feriez plaisir ; d'autant mieux qu'il se passera un mois avant que je le reçoive. J'ai besoin de bien des choses qui me sont indispensables au camp et par la rigueur de la saison comme bottes, gros souliers, un gilet, un pantalon ; il faut aussi que je renouvelle mon linge. Une fois ces emplettes faites, il m'en coûte 15 sols par jour, les uns dans les autres, pour mal vivre. La Nation ne nous donne qu'un repas par jour, qui est celui de midi où nous mangeons de la soupe. Les déjeuners et les soupers sont à nos frais et me reviennent à ce que je vous dis, quoique je ne mange que froid ou du fromage ou saucisse ou un morceau de mouton et une bouteille de bière.

Vous ne me rendriez pas justice si vous présumiez que je fais des dépenses inutiles : jamais je ne fus plus économe et ne sus mieux connaître le prix de l'argent.



Général Lecourbe



Général Decaen

Le 22 novembre. (*Post scriptum*)

Cette nuit la Kinzic a débordé avec tant de force et si subitement que ce matin les 3/4 de nos postes se sont trouvés dans l'eau. Kell et ses environs était un terrain coupé par les bras du Rhin, des presqu'îles, et des marais : on dirait que tout le pays est inondé.

En ce moment les pontonniers vont chercher nos soldats dans des barques. Ce n'est qu'à la nuit qu'on aura retiré tous les postes. On n'avait pas vu encore une aussi grande crue occasionnée par la fonte des neiges dont les montagnes de Rastad étaient couvertes. Le pont de la Kinzic à été emporté
Adieu, cher Père.....

Bitchenvilhères, 29 Nivôse an VIII (18 janvier 1800)

Mon Cher Père

Je reçois à l'instant votre lettre datée du 13 nivôse par laquelle vous m'en annoncez une précédente qui ne m'est pas encore parvenue. Cela provient sans doute des mauvais chemins de Marcigny à Macon qui auront retardé le messenger, tandis que celle que vous avez mis à la Pacaudière, est venue en ligne directe par Lyon.

Quelques jours après que je vous eus écrit, nous reçûmes à 9 heures du soir, l'ordre de retourner à Kell, où l'on craignait des tentatives de la part de l'ennemi. Il faisait un froid excessif à tel point que nous avons eu des soldats gelés cette même nuit

Une heure après le passage du Rhin par la demi-brigade, on fut obligé de rompre le pont de bateaux, car la glace coupait tous les câbles. On n'a pas pu retirer seulement une seule ancre.

Il serait trop long de vous détailler tout ce que l'on a souffert par le manque de vivre, de bois et par défaut d'abri. La communication avec Strasbourg n'existait que par intervalles, par le moyen de quelques bateaux qui avaient le bonheur d'échapper aux glaçons et de déposer sur le rivage de quoi fournir aux Volontaires affamés le quart d'un pain de munition.

On est resté 18 jours dans cette situation malheureuse qui a causé la mort de bien du monde. Enfin le dégel est arrivé et les généraux nous ont retiré de Kell, même avant le rétablissement du pont. On a passé le fleuve dans des barques et nous avons été relevés par une demi-brigade arrivant de la Hollande. Nous sommes cantonnés dans plus de dix villages, sur la rive gauche, à 8 ou 9 lieues de Strasbourg où est resté le chef. La musique est à Hagueneau avec l'Etat major.

Après demain premier pluviôse, nous serons en route pour aller rejoindre le 3^{ème} bataillon où l'on doit rester 4 mois. Tous ces changements me contrarient à cause des obstacles que cela va me causer pour la réception de votre lettre précédente qui va arriver ici pendant que je n'y serai plus et par la difficulté de savoir l'impression que produira votre lettre sur l'esprit du Chef. Le domestique du quartier-maître a appris la mort de son père et n'a pu obtenir une permission de 3 décades, terme prescrit par la loi pour un semestre à accorder pour une cause majeure et que le commandement pouvait bien prendre sur lui de donner, mais qu'il renvoie toujours par devant le général de Division.

Demain, j'écrirai à son secrétaire qui est mon ami et aussitôt qu'il m'aura instruit de ce qu'aura pu dire le Chef, je vous l'écrirai. Je présume qu'il me faudra huit jours pour savoir sur qui compter. Il pourrait se faire auparavant, si vous ne demandez qu'une simple permission, que je reçus un de ces jours l'ordre d'aller parler au Chef, dans ce cas se serait d'un bon augure et si j'obtenais une permission, ma lettre vous apprendrait mon départ.

Il me tarde de sortir du milieu de ces allemands qui ici comme de l'autre côté, sont de bien vilains gens .

Le général Moreau est à Strasbourg depuis le 20, quelques demi-brigades nouvellement arrivées et commandées pour aller à Kell, ont refusé de marcher avant qu'elles ne soient payées. Après des pourparlers entre les généraux et les soldats, Moreau a promis qu'à la fin du mois, l'armée recevrait de l'argent. Cela a apaisé les mécontents: mais les feuilles de prêt sont faites aujourd'hui et il n'y a pas d'argent dans les caisses. On nous doit trois mois !

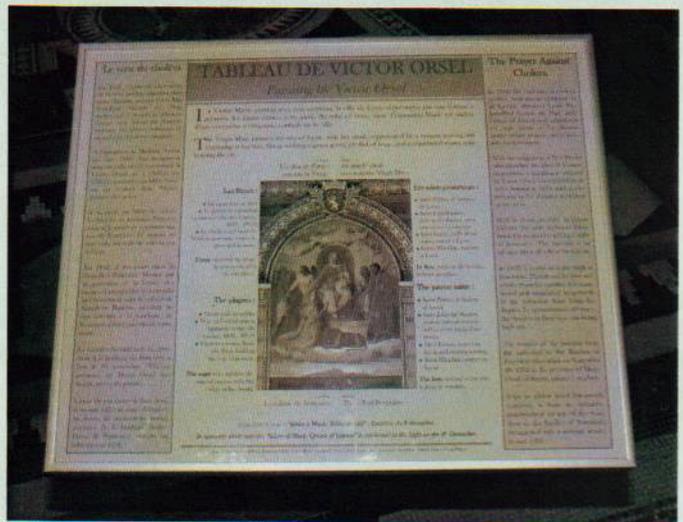
Je vous remercie des 2 louis; j'aurai besoin d'aller à l'économie si je me rends au pays. Au reste le plaisir de vous revoir ne me fera éprouver aucune privation le long du chemin et mon empressement ainsi que la joie de quitter les armes, ne fut-ce que pour un mois, m'empêchera de m'apercevoir de l'intempérie de la saison.

J'ai revu le fils Thévenon des Guides (?); Chambarrand arriva ici l'avant veille de mon départ de Strasbourg. Nous avons cherché Quarré de Verneuil, mais d'après plusieurs renseignements, il paraît qu'il a été fait prisonnier à Manheim.

J'oubliais de vous dire que Bourrachot est parti de Kell sans que je l'ai vu, parce que j'étais dans la ville et qu'il n'a pas osé entrer de peur de ne pouvoir sortir.

Adieu, mon cher Père.....

NOUVELLES BRÈVES



Voici les présentoirs réalisés grâce au concours des Lyonnais de l'AOL. Ces présentoirs expliquent la symbolique du tableau du « Vœu » de Victor Orsel, ils sont disposés de chaque côté de la nef de la basilique de Fourvière.



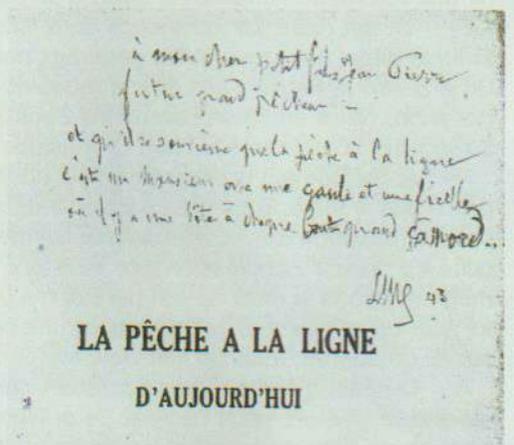
Photo Claude Orsel

SAC ORSEL

Transmis par Gérard Orsel

Musée de la mode et du Textile, collection UCAD, don Getti 1935
Inventaire 32367.

162. Sac Velours de laine façonné à décor de rosaces bleues à cœur vert clair sur fond blanc, bande en cuir de buffle nubuck vert percé d'œillères, courroie en cuir de vache naturel portant l'inscription « Orsel à Paris », fermeture par un anneau fixé à un cadenas, intérieur doublé de peau de mouton blanche.



Dédicace d'un livre sur la pêche offert à Jean Pierre Le Meilleur, par son grand père Georges Le Meilleur en 1943 à Rouen.

« A mon cher petit Jean Pierre, futur grand pêcheur.

Et qu'il se souvienne que la pêche à la ligne, c'est un monsieur avec une gaule et une ficelle où il y a une bête à chaque bout quand ça mord »

Transmis par Jean-Pierre Le Meilleur

LES ARTISTES DE LA FAMILLE



Lucien Orsel des Sagets (souvenirs des années passées en Algérie)
Huile : « Le transport des épis »



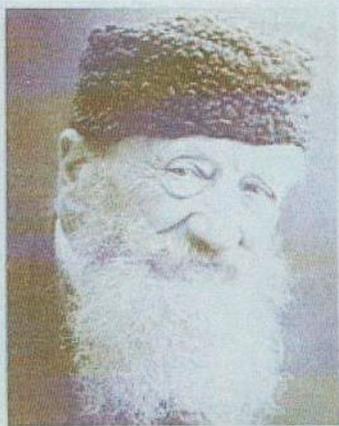
Stéphane Orsel des Sagets
Aquarelle : « Rêve de Gyr » Descente de la Guisane en Kayac.



Maria Pia Orsel
Aquarelle : « Marée basse à Saint Cado »



Victor Orsel
Etude pour le tableau : « Caïn et Abel »



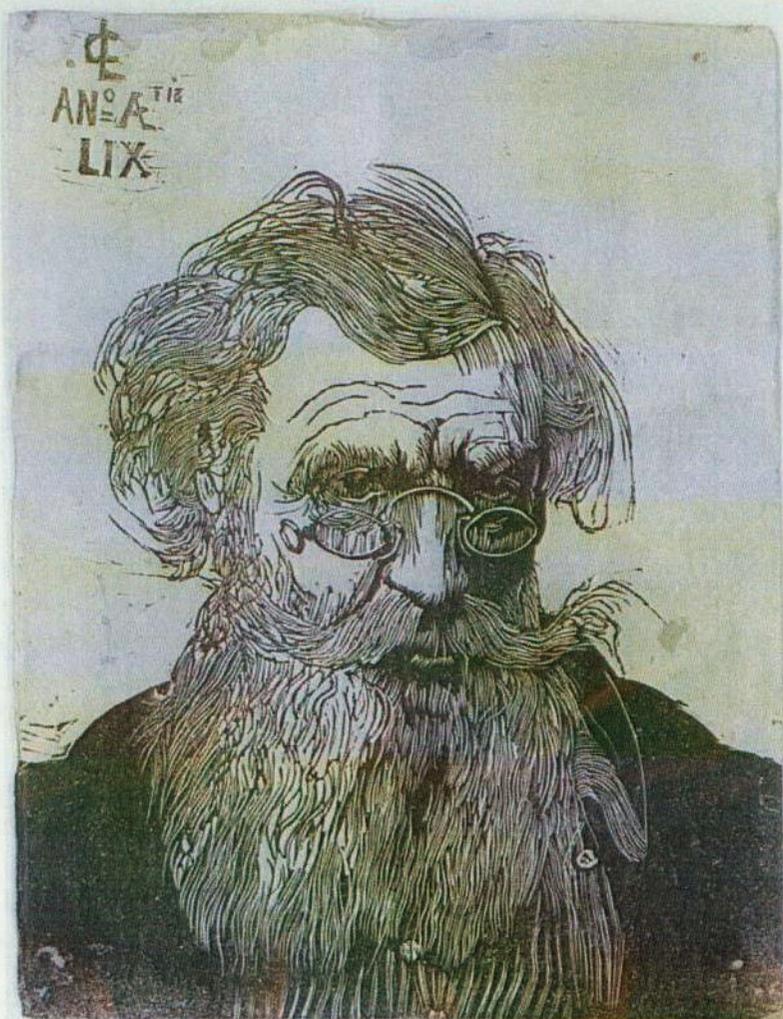
Avec sa carrure puissante, ses yeux où l'air se reflète, ses cheveux et ses longues moustaches qui flottent comme des feuillages, son visage hâlé et durci par le grand air, Georges Le Meilleur fait songer à un chêne qui rêverait dans l'espace. (J. Des Vignes Rouges)

LE MEILLEUR (Georges) 1861-1945. — Peintre aquafortiste et xylographe. Né à Rouen le 31 Janvier 1861. Chevalier de la Légion d'Honneur et officier de l'Instruction publique. Elève de R. Collin, Cormon et Puvis de Chavanne.

Sociétaire des Artistes Français où il expose depuis 1889, de la Nationale des Beaux-Arts, du Salon d'Automne des Peintres Normands, du Nouveau Salon, des Cent Bibliophiles, du Comité de la Société de la Gravure originale en noir, de la Gravure originale sur bois.

Oeuvres à la Bibliothèque Nationale, à la Bibliothèque d'Art et d'Archéologie, au British Museum, à la Bibliothèque Municipale de New-York et à la Chalcographie du Louvre, aux musées de Rouen et de Pittsburg.

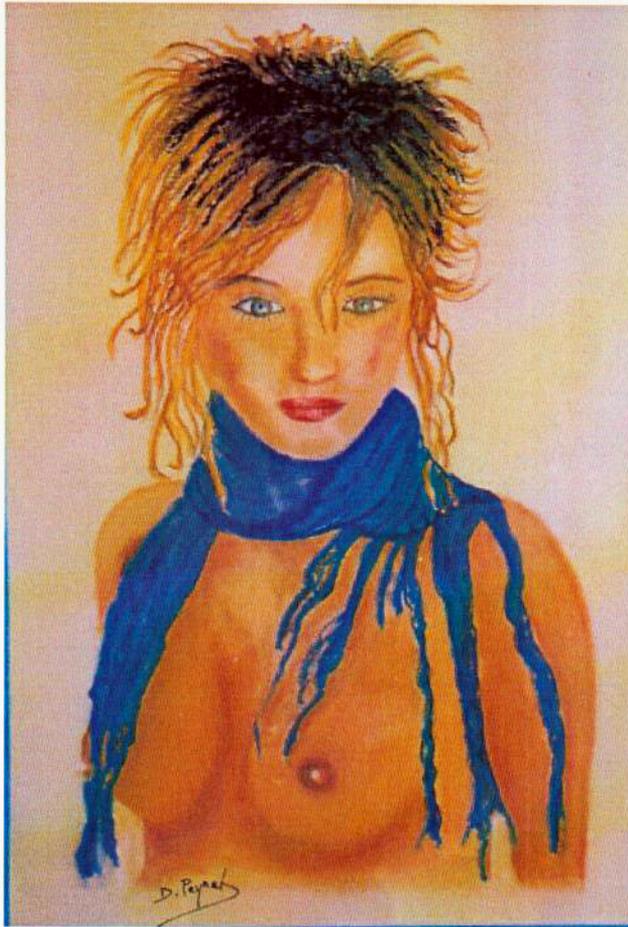
*Dictionnaire des Artistes contemporains
Ed. Joseph 1932*



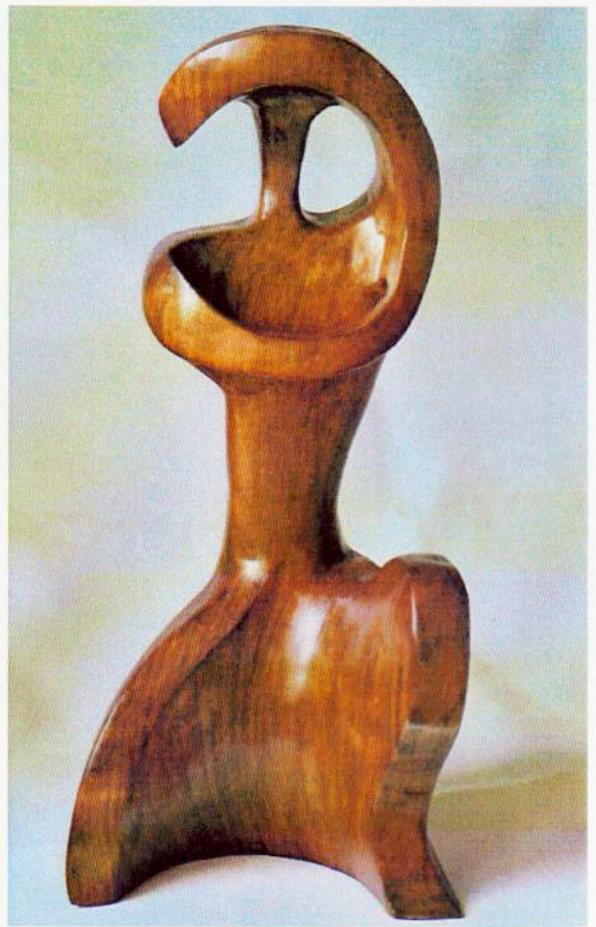
Georges Le Meilleur 1861-1945

Gravure : « Autoportrait »

Georges Le Meilleur eut trois enfants dont Claude 1901-1991, qui épousa en 1927 Simone Orsel, parents de Jean Pierre Le Meilleur.



Dominique Peyret
Pastel sec : « Nu à l'écharpe ».



Anrdé Peyret
« Bouddha sculpté sur merisier »



André et Dominique Peyret-Perroy
Exposition à la Mairie de Sathonay (69)

Actes au Monétier

Registre de catholicité du Monestier de Briançon :

(Baptêmes à partir de 1662, Mariages de 1670 et décès de 1668)

Baptême Claude Orsel 31/10/1670

« Anno 1670 et ultimo mensis octobrio baptisavi Claudium natum ex Joannes Orsel et ex Maria Roland conjugibus Patrini sunt honoratus Brutinil et Maria Philip Purat (Honoré Brutinel et Marie Philip-Purat)

signature : J Orsel

Baptême de Marguerite Jordan 24/1/1677 , fille de Jacobo et Madeleine Callier, parrain Jacobus Callier marraine Jeanne (Joanna) Jordan

signatures : Callier et Bonnardel

9/8/1695 : Mariage de Claude Orsel , fils de feu Jean, et Marguerite Jordan fille de feu Jacques dispense du 3° ban, la dispense des proclamations obtenues sans empêchement ni civil ni canonique, en présence parents et amis

Signature : Claude Orsel (avec un s), Jordan, Callier, C Jordan, A Brutinel, S Rolland, Bouchard, Finat

Probablement contrat M° Martinon notaire royal au dit lieu du Monétier, dont les minutes sont dans celles de M° Escalle, notaire à Briançon)

Un Claude Orsel épouse le 27/5/169? une Marguerite : bénédiction à Claudio Orsel, fils de Jean, et Margareta Jordan feu Léonard

Signatures : Finat, Ailliaud, B Orsel

(Il n'y a pas de signature de Claude Orsel (qui signe 3 ans après sans problème, et le B Orsel ne semble pas parent : il s'agit vraisemblablement d'un autre Claude Orsel, fils d'un autre Jean !!!!)

Registre de catholicité du Monestier de Briançon : **Baptême Jacques Orsel 23/2/1706**

Anno 1706 die vers junii, Baptisavi Jacobum Orsel hodie natum ex Claudio et Margarita Jourdan conjugibus . Patrini sunt Joannes Jordan et Francisca Orsel Rolland curé

(Jean Jordan, consul du Casset, hameau du Monestier, le 11 mars 1728 (arch de l'hôpital de Briançon , série H suppl)

2/3/1682 : Sépulture de Jean Orsel, feu Jean, âgé de 75 ans, muni des sacrements de l'Eglise (date correspondant au testament)

30/10/1691 : La même année (1691) le 30 septembre, sépulture de **Joannes Orsel feu Joannes**, 48 ans, muni des sacrements de l'Eglise

Actes Alliés

Registre de catholicité du Monestier de Briançon : **Baptême Marie Orsel 31/11/1672**

Anno 1672 et die ultima novembris ; baptisavi Mariam natam de Joanne Orsel, filium Joannis, et Maria Roland conjugibus. Patrini sunt honoratus Roland et Marie Orsel

Ce Joannis Orsel, grand père de l'enfant baptisé, est jusqu'ici le + ancien du nom qui soit connu. Sa naissance date du début du 17°. D'après un autre acte de naissance du 2/6/1681, Joannis Orsel est père de Claude Orsel, consul, marié comme son frère à une Roland

5/10/1699 Baptême de Mariam Orcel née aujourd'hui, de Claude Orcel et Marguerite Jordan époux.. parrain Pierre Albert et marraine Madeleine Orsel
signatures , Claude Orsel, Claude Orcel et Jordan

20/6/1703 : Baptême de Jean Orcel : a été baptisé Jean Orcel, né d'aujourd'hui, de Claude et Marguerite Jordan, époux.. parrain Jacques Jouedanet Madeleine Orcel signatures Jordan, Albert, Rolland
(1^{er} fils de Claude, il porte le prénom de son grand père Jean Orcel, décédé)

26/3/1709 : Baptême de Claude Orcel, fils de Claude et Madeleine Jordan parrain Antoine Charbonnel, marraine Anne Marie Orcel
signatures : Antoine Charbonnel, Anne Marie Orcel, Claude Orsel (avec s), Orcel
C'est le 3^o fils de Claude Orsel. Il porte son prénom, l'ainé portant le prénom de son père (Jean) et le second Jacques celui de son Beau-père Jacques Jordan)

4/1/1717?, Baptême de Madeleine Orsel fille de Claude et Marguerite Jourdan, parrain Pierre Martinon, notaire royal, marraine Jeanne Bertrand

13/4/1717 Baptême de Joseph Orcel, né d'hier, fils de Claude et Marguerite Jordan, parrain Joseph Vallier, et Marie Orcel

7/12/1716 Baptême de Marie Orcel fille de Claude Orsel et Marguerite Jourdan, parrain Bertrand marraine Jeanne Orcel
signatures : Bertrand, Janne Orcel, Antoine Bonnardel

18/8/1695 Mariage de Joseph Albert, fils de François et Marie Orcel fille de feu Jean , veuve de Jean Charbonnel, et mariage de **Pierre Albert, fils de François, avec Jeanne Orcel** (signature Claude Orsel)

22/5/1694 : Mariage de Jean Finat, feu Honoré, et Antoinette Orcel feu Jean
signatures : Claude Orsel (avec s), Jean Finat, Bonnardel)

Autres actes possibles :

13/4/1706 : Mariage de Claude Jourdan, fils de feu Jacques, marchand, et Françoise Orsel, veuve de Jacques Bertrand et fille de Claude Orcel, en présence des parents et amis (signatures : Claude Jourdan, François Sevier, Claude Orcel, Bouchard, Rolland, Barraud, Finaton (Françoise est la cousine de notre Claude Orsel ; elle est petite fille de Jean ; Claude Jourdan est certainement la sœur de Marguerite Jordan))

8/3/1708 : mariage de Jacques Jourdan, feu Jacques, et Catherine Gaillard, veuve de Jacques Charbonnel

30/8/1681 Mariage sans opposition de Jean Barthélémy, feu Alexandre, avec Marguerite Orcel, fille de Jean

5/2/1682 : Décès de Jacques Caillier, feu Antoine, 60 ans

3/9/1671 Mariage d'un Antoine Cailler, fils de feu Anthoine

15/1/1672 Décès d'un François Rolland

Inventaire Archives Anciennes du Monétier

Statistiques du nombre de mariés par nom de 1670 à 1728

		Hommes 92	Femmes 88
1 Bonnardel	180		
2 Gaillard	145	65	80
3 Bertrand	119	52	67
4 Guibert	117	55	62
5 Martinon	110	58	52
6 Baille	94	44	50
7 Jourdan	93	31	62 (avec les Jordan)
8 Charbonnel	87	30	57
9 Rolland	84	32	52
10 Finat	78	37	41
11 Hermil	78	29	49
12 Callier	64	38	26
13 Orcel	54	29	25
15 Faure	45	27	20
14 Brutinel	48	18	30
16 Albert	29	14	15
17 Colomb	5	8	17
18 Turin	20	8	12

AA1 à AA10 : Actes constitutifs et Politiques de la Commune

BB1 à BB 86 : Délibérations communales an par an de 1597 à 1764

BB87 à Bb 137 : Elections des Consuls depuis 1648

BB152 à BB168 : Correspondance adressée aux Consuls depuis 1603

CC1 1526 Imposition

Nuancier et Cadastre (ex : Cadastre paraphé en 1699 : 1CC280)

CC23 à CC303 : Rôle des Tailles depuis 1574

(ex : 1CC198 : Révision des feux 1686)

2 CC1 à Comptes communaux depuis 1552

Comptabilité consulaire

Requêtes présentées aux consuls

2 CC574 à dettes

EE Affaires Militaires

FF1 à 453 Justice depuis 1660

(à noter FF234 Claude Orcel)

FF454 à FF509 : Actes de sommation, exploits, saisies

FF510 à FF559 : Procès entre particuliers

GG1 Culte, Instruction Publique, Assistance Publique, Protestants, Hôpitaux...

HH Agriculture

H Testaments, Héritages, Actes Notariés,

Inventaire et papiers chez Carmagnole

Fonds Deschamps transmis par Gérard Orsel

Notice sur la vie de Jacques François Henri DULAC

Le 28 Mai 2005, 64 chemin de Chasse à Oullins, avait lieu l'inauguration officielle de l'impasse privée en mémoire de Jacques François Henri DULAC 1821-1876.

Avocat, Conseiller Général de Lyon pour le canton de Saint-Genis-Laval, Chevalier de la Légion d'Honneur.

Jacques François Henri DULAC est né à Pont de Beauvoisin (Isère) le 2 Avril 1821, fils unique de Benoît DULAC, médecin, et



de Henriette Paret. Il fait ses premières études au collège Jeanne d'Arc à Pont de Beauvoisin, étudiant en droit, il est secrétaire pendant 3 ans de l'ordre des avocats

près de la cour royale de Grenoble. En 1842 à 21 ans il fait partie de l'ordre en qualité d'avocat stagiaire.

Le 5 Avril 1843 il passe son premier examen de licence sur le Droit Romain : il est reçu à l'unanimité de deux boules blanches et deux boules rouges. Le 12 Août 1843 second examen de Droit Français, il est reçu de quatre boules blanches.

A partir 1848 à 27 ans, il est conseiller et secrétaire de mairie pendant 7 ans à Romagnieu (Isère). Le maire et l'adjoint sont illettrés !!

Le 14 Mars 1849 , à Lyon il épouse Marie-Hélène Orsel, fille de Jean-Jacques Orsel, fabuliste et de Marie Thérèse Turin, son épouse qui est une nièce des frères Chenavard (Antoine , architecte et Paul, peintre,)

Henri Dulac vient habiter 49 chemin de Chasse à Oullins (69) chez l'oncle de sa femme, André Orsel (maire d'Oullins 1826-1830) . Marie Hélène Orsel hérite de cette maison « La Tourelle ».

La Tourelle.

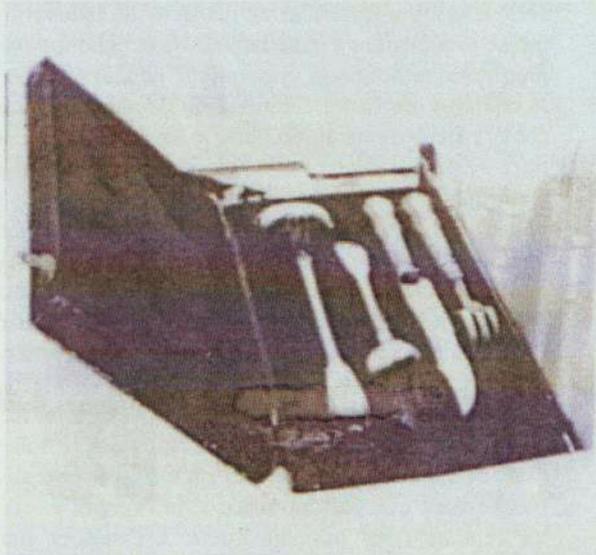


Construite vers 1600, cette maison de maître avec dépendances, s'étend sur un domaine de 3 hectares 32 prenant du 64 chemin de Chasse en descendant jusqu'à Chantoiseau et du Carrefour de Sanzy à la propriété D'Aubarède. Son nom vient des deux tours en briques sur un puits d'eau. Il y avait l'eau courante : les domestiques par pompage remplissaient le grand réservoir en haut de la tour, un tuyauterie conduisait à un robinet...

André Orsel dit l'aîné avait été maire de Tarare puis d'Oullins, il avait épousé Pierrette-Virginie Simonet dont l'oncle Antoine Simonet avait implanté l'industrie de la mousseline à Tarare. Elle est également parente (arrière grande tante de Jacques Perrin, producteur d'une cinquantaine de films dont « Le Peuple Migrateur ».

Henri Dulac est maire d'Oullins de 1855 de 1870, fin de l'empire Napoléon III. Le 26 Août 1869, entouré de son conseil municipal et en sa double qualité de maire et conseiller général du canton de Saint-Genis-Laval, il reçoit, à son passage à Oullins, au Clos Ranchier-Gaillard, Sa Majesté l'Impératrice Eugénie, épouse de Napoléon III, et le petit prince Impérial leur fils, il les harangua. A l'issue de la cérémonie, Henri Dulac fut décoré de la légion d'Honneur par les souverains. Sa Majesté l'Impératrice offrit à Henri Dulac, mon

arrière grand père, un service à découper, gravé des armoiries impériales : il est conservé par la famille.



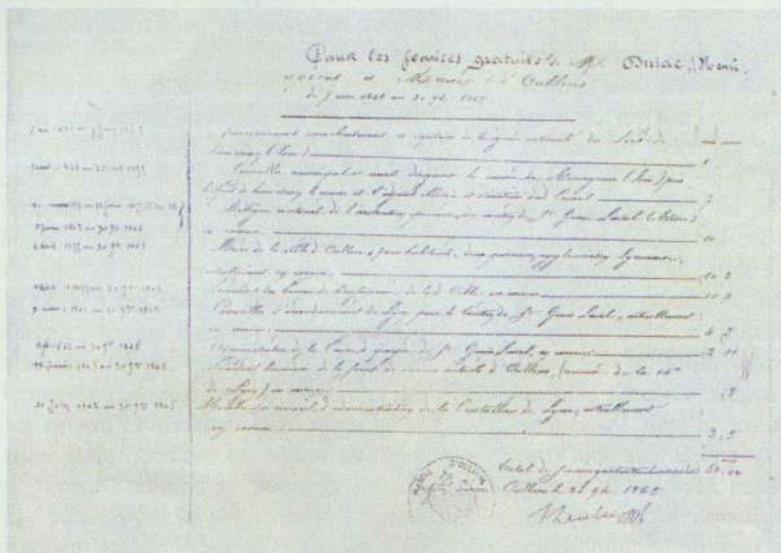
Madame Paillon (oulinnoise célibataire, grande alpiniste décédée à 98 ans) a offert des fleurs à l'Impératrice.

Puis le cortège impérial fit un arrêt plus haut, clos Burla, où se trouve l'hôtel Croix d'Or qui était un relais avec écurie tenu par la famille Milou. A cette occasion, on attela deux chevaux supplémentaires afin de monter la Grande rue « Clos des Roches » pour se rendre à l'inauguration de la propriété de Longchène à Saint-Genis-Laval que sa Ma-

jesté l'Impératrice avait acheté en 1886; elle en fit don aux Hospices Civils de Lyon pour y créer un asile de convalescents. A cette occasion Mr Milou a remis à l'Impératrice une gerbe de fleurs. On donna à cet établissement le nom de Sainte-Eugénie, il fut ouvert en 1867.

Depuis 1879, il est devenu le centre Hospitalier Lyon Sud, Jules Courmont Sainte-Eugénie

Henri Dulac, magistrat, était un homme posé, intègre, d'un savoir étendu, un parfait chrétien et ne manquant pas d'esprit. Il décéda à 55 ans dans la propriété du Chanais à Romagnieu qui lui venait de son père.



Manuscrit rédigé par Henri Dulac en 1865.
(il fut maire d'Oullins pendant 15 ans)

Maurice Dulac

Récit d'Adeline Empaire intitulé « Pour ma fille »

2^{ème} phase de 14 à 18 ans – espace 4 ans de 1814 à 1818

Les 4 années de la seconde phase de ma vie passèrent calmes, douces, sans soucis, sans alarmes comme le dit Madame Deshoulières en parlant à ses petits moutons, dans l'une ses plus jolies Idylles.

Ma sœur Fanny venait d'avoir un beau petit garçon qu'elle nourrissait (1817) et comme elle demeurait en face de nous, son mari étant associé pour un certain intérêt chez son beau-père, l'enfant ne nous quittait pas. Alexandra et moi, nous nous le disputions, nous n'avions jamais touché de petit enfant, celui là nous prenait presque tous nos moments, il faisait souvent des sommeils de 3 heures sur nos genoux et autres bonnes habitudes de ce genre que nous lui donnions dans notre tendresse inexpérimentée. L'année qui suivit la naissance de ce cher petit Amable, mon père loua le château de la Briche, au dessus de Saint Denis, sur le bord de la Seine, c'était une délicieuse propriété appartenant à M. X

Nous passâmes la belle saison en famille. Alexandra et moi étions comme dans le paradis terrestre, quels doux souvenirs et que nous nous aimions donc, nous étions inséparables, qui aurait pu prévoir alors que nous serions par la suite d'événements séparées si violemment et indéfiniment !!!

Mon père venait nous rejoindre le samedi soir jusqu'au lundi matin. Amédée avait été mis en pension tout à fait chez Monsieur l'abbé Liautard, actuellement collègue Stanislas, mon père avait peut-être espéré en le mettant dans une maison tenue par des ecclésiastiques et surtout par un homme du mérite de M. Liautard, lui inspirer le goût de la vocation religieuse et en faire un bon prêtre, hélas, il n'en fut rien.

Notre petit neveu venait à merveille, Fanny était heureuse, tout allait bien.

Ma tante Barillon avait perdu son mari, restée veuve et n'ayant qu'un fils, elle nous aimait comme on aime les enfants d'une sœur dont on ne s'est jamais séparée car avant que ma mère fut mariée, elle l'avait emmenée par deux fois à Saint-Domingue (Haïti) de retour en France après la grande révolution de Saint-Domingue et une fois fixée à Paris elle avait fait de son côté tout son possible pour engager mon père à amener sa sœur à Paris en acceptant les propositions de M. Barillon.

Ma tante vint passer le dernier mois de son deuil avec nous au château de la Briche. Ce petit château avait un cachet tout particulier, c'était l'ancienne résidence de Mme d'Epinay qui, tu le sais peut être, avait été très intime avec Jean Jacques Rousseau qui avait lui-même son habitation qu'on appelait l'Hermitage, située dans les bois de Montmorency et par conséquent, voisins de campagne de Mme d'Epinay. Le grand salon était encore meublé avec des fauteuils gigantesques en bois peint en blanc

et à grande peau rouge dans lesquels ce personnage célèbre s'était assis si souvent, le lustre antique pendait encore au milieu de l'antique rosace, la pendule remontait sans doute à la même époque et les boiseries de cette vaste pièce éclairée par 5 boisées témoigne qu'on avait respecté les souvenirs qui se rattachaient à cette habitation et étaient elles-mêmes un témoignage authentique de leur époque ; la chambre de Mme d'Epinay qu'occupait maman était également meublée dans le style du salon, le bois de lit blanc était d'une curieuse forme et le reste des meubles étant à l'avenant on avait de la peine à se croire au dix huitième siècle en regardant autour de soi ; l'été fut brûlant cette année là, ma tante voulut faire du salon sa chambre à coucher, on lui organisa tout ce qu'on put de mieux. Ce fut-il par souvenir qu'elle désira coucher dans cette énorme pièce dont le parquet était en pierres blanches et noires et dont les glaces avaient si fréquemment répété les traits de la Nouvelle Héloïse. Etait ce parce qu'elle pensait qu'elle y serait plus fraîchement que partout ailleurs, je l'ignore et certes cela ne nous inquiéta guère. L'essentiel était qu'elle se trouva bien, pendant le temps qu'elle voulu bien venir passer auprès de nous. Alexandra était au Lycée et ne venait que le dimanche avec Monsieur Bonnabel. Nous rentrâmes à Paris à la fin d'octobre.

1817. A cette époque, j'avais 17 ans et j'avais l'air d'en avoir 13 ou 14, mais le bon air, l'exercice, le bon appétit que je pris à la campagne me développèrent subitement et il se fit chez moi une révolution telle que sans être malade et sans être arrêtée, il y eut comme un trop plein d'humeur qui m'envahit avec tant de force et de violence qu'il y a cent à parier contre un que j'eusses succombé à une maladie si la nature n'eut agi d'elle-même, si à propos, provoquée sans doute par mon séjour au grand air pendant 6 mois, le médecin en jugea ainsi.

Quels soins ma bonne mère me donna, jamais je ne les oublierai, dans quel triste état j'étais, je ne souffrais pas mais il fallait ces soins d'une mère pour me rendre présentable et amener à bien le bouleversement naturel et pourtant singulier, c'était dans les cheveux, derrière le cou et les oreilles que siégeait le mal. A 17 ans c'était un peu mortifiant, enfin, grâce à ses tendres et infatigables précautions, je revins à la santé, toute incommodité disparue, je ne perdis pas un seul de mes cheveux qui au contraire poussèrent et devinrent bien beaux. Je grandis, me fortifiais et devins ce que je suis toujours restée, ni belle, ni laide mais point désagréable du tout et comme l'on dit, gentille, mais surtout, bien simple et toute naïve sans être niaise bien entendu. Je crois rendre justice dans ce portrait. Je ne voyais rien au dessus de ma sœur Alexandra qui était réellement bien jolie et lorsque

je me comparais à elle, je voyais bien que je ne l'étais guère, mais jamais cela ne m'a contristé, je me trouvais heureuse comme j'étais, la santé que je possédais me donnait un air de gaieté et de vivacité qui me tenait lieu d'une jolie figure.

J'avais si peu de prétention que toute malade que je fus pendant cet hiver, je consentis à aller aux bals que donnait Madame Georges Barillon arrivée depuis peu de temps de l'Île de France et qui tenait alors un grand état de maison. Ma tante avait désiré que maman nous y conduisit, mais comme je ne pouvais pas me décoller, ni avoir la tête nue, ma trop bonne mère me fit un élégant spencer de velours épinglé rose, avec une jupe de gaze blanche, puis, pour coiffure un léger bonnet de tul orné d'une guirlande de roses, de chez la bonne modiste d'alors, et ainsi affublée, j'allais au bal et ce qu'il y a de plus incroyable encore que ma toilette, c'est que je ne manquais pas une seule contredanse, je faisais fureur parmi les danseurs de notre connaissance, il faut dire aussi que je dansais assez joliment ce qui ne me nuisait point. Quand je pense à cela, j'en ris encore de bon cœur car je ne crois pas qu'une jeune personne consentit présentement à aller au bal dans la toilette ci-dessus indiquée, bien certainement non ! Les personnes qui ne me connaissaient pas me prenaient pour une toute jeune femme souffrante, je n'étais ridicule pour personne, le luxe des toilettes était dans l'enfance et l'on était point exigeant. Le médecin avait conseillé à Maman de me faire faire beaucoup d'exercices, beaucoup danser, prendre même des leçons de danse faute de mieux. Les occasions se présentant, elle en profita, je trouvais le remède agréable et m'y prêtai de bonne grâce.

Tout passe, l'hiver d'ensuite, je reparus dans la même société mise comme les autres jeunes personnes ; je ne sais si je m'en amusais plus pour cela mais probablement que l'amour propre et la petite vanité y trouvèrent bien un peu leur compte. Mais encore une fois, que l'on était simple en ce temps là ; Les demoiselles se mettaient comme des demoiselles et les dames comme des dames. Aujourd'hui, on distingue à peine les unes des autres, rien n'est trop élégant pour une jeune fille et le luxe est tel qu'une femme raisonnable doit renoncer à se montrer dans certaines sociétés sous peine de dépenser pour une robe de bal de quoi faire vivre une modeste famille pendant 6 mois, c'est triste mais c'est vrai.

Nous jouîmes pendant 3 hivers de suite des belles réceptions de Madame Georges Barillon et je dois insérer ici le récit d'une de ces soirées (malgré qu'elle n'ait eu lieu qu'en 1821, je la place ici parce que je ne le pourrais plus tard, nous sommes toujours en 1818), parce qu'elle fut unique et remarquable dans nos annales de jeunes personnes, ce fut l'hiver de 1821, le samedi gras ; à pareil jour, il y avait eu l'hiver précédent un grand bal costumé, nous y avions été, mais sans avoir voulu

nous travestir ma sœur ni moi. L'année suivante nous y consentîmes sur les observations de ma tante autant que je puis m'en rappeler, qui nous dit que Madame Georges Barillon désirait et insistait pour que tous les danseurs et danseuses le fussent. En conséquence il fallut choisir un costume et notre choix se fixa sur celui de la Phyllis du joli opéra du Rossignol tout nouveau à cette époque. Madame Albert excellente cantatrice du temps remplissait ce charmant rôle ; Faisant tant, que de nous costumer nous voulions être bien et surtout que le costume fut exact. On conseilla à ma mère d'aller tout bonnement chez Madame Albert la prier de lui montrer le fameux béret qui en faisait tout le charme. C'était assez délicat, cependant comme on nous avait assuré qu'elle était fort obligeante et qu'il lui arrivait quelquefois d'avoir ce genre de complaisance, nous nous y présentâmes bravement. Elle nous reçut agréablement et nous prêta volontiers sa jolie coiffure afin que nous puissions la montrer à la modiste. Nous étions enchantées. Le béret fut commandé exactement pareil et il fut décidé que ce serait moi qui le mettrais, ma figure s'y prêtait mieux que celle de ma sœur qui préféra un chapeau rond de bergère en paille blanche orné de roses bleu et argent. C'était bien joli aussi. De cette manière il y avait une variation dans nos deux costumes, le reste était exactement pareil : les corsages de satin rose et bleu garnis tout autour et à la ceinture d'aiguillettes de clinquant d'argent étaient du plus joli effet. La jupe de satin blanc garnie d'un galon de clinquant d'argent et de rubans roses, les souliers en satin bleu et rose, le petit tablier de gaze de soie retroussé sur l'un des coins par une rose assortie à la couleur du corsage, car l'une était la Phyllis rose et l'autre la Phyllis bleue et l'une et l'autre étaient bien charmantes sous ce frais déguisement. Notre bonne et complaisante mère avait fait elle-même tous les attirails avec une fraîcheur et un goût peu commun. Comme on n'avait pas osé en parler au papa à qui cela eut déplu très probablement, on fit porter les cartons chez la tante où nous fûmes nous habiller. Nous n'eussions jamais osé aller embrasser et souhaiter le bonsoir à notre père comme nous en avions l'habitude, en pareil équipage. De chez ma tante, nous partîmes en compagnie d'Alexandra déguisé en affreux Tancrede et l'un de ses amis également costumé en lancier polonais. Le bal fut très brillant, nous nous amusâmes beaucoup et nous eûmes un joli succès de société. Notre mère et notre tante en jouirent autant que nous.

Je me suis étendue sur cette petite fugue de ma jeunesse d'abord parce que le souvenir en est couleur de rose, ensuite, parce qu'elle fut comme le bouquet d'artifice de la splendeur de cette maison qui s'éteignit tout à la fin de ce même hiver, le jour même d'un bal (ils avaient lieu tous les samedis) pendant que l'on dansait, M. Barillon

(Georges) fuyait sous le poids d'une banqueroute frauduleuse et son intéressante femme se trouvait mal dans ses petits appartements. Quand j'y pense cela me fait encore frémir. Nous nous reprochâmes d'avoir été au bal ce jour là même, mais comme nous n'y allions que tous les 15 jours, cela s'était trouvé être notre quinzaine. Quel effroi quand nous apprîmes cette terrible catastrophe qui brisa et anéanti cette famille dans tous ses membres.

Tout fut dit, adieu les beaux bals où nous trouvions des élégants et des originaux de toutes les nations, car la physionomie de ces réunions avaient cela de particulier, le maître de la maison étant en relation avec tous les pays de l'ancien et du nouveau continent. Il fallut nous contenter de quelques bals de hasard, des réunions et des dîners de famille chez notre tante. On y dansait bien de temps en temps mais Alexandre était si maussade et si désagréable qu'au lieu de seconder sa mère dans sa manière charmante de recevoir, il avait toujours l'air vexé lorsqu'on s'amusait chez lui.

Je reprends et je continue, j'avais 18 ans et Alexandra 20, nous étions des jeunes personnes tout à fait intéressantes et point mal du tout.

1818

Alexandre Barillon avait 18 ans, nous sommes juste du même âge, il sortit du Lycée Henri IV autrefois Napoléon mais comme ses études avaient été assez faibles, ma tante prit chez elle un mentor qui devait perfectionner son fils dans certaines parties négligées et l'accompagner lorsqu'il irait à l'école de droit, il demeurait chez ma tante et avait un beau traitement. C'était un homme marié ayant 3 jeunes fils, il représentait le type de la bonhomie, de la simplicité, de la modestie, de la bonté, de l'honnêteté personnifiée. On ne pouvait guère soupçonner sous ces dehors naïfs et modestes une véritable capacité, en un mot c'était M. Lubé dont tu m'as souvent entendu parler et que tout le monde estimait et aimait parce qu'il le méritait, surtout par la manière dont il remplissait son difficile emploi. Je crois que ce fut en 1822 que sa tâche fut terminée, il se retira généreusement récompensé de ses bons soins. Il s'associa avec M. Lecomte, chef d'institution au quartier latin, puis il finit par rester seul, ses enfants s'élevèrent dans la maison de leur père et ce sont eux qui sont aujourd'hui à la tête de cette institution bien connue. Je me suis étendue et me suis plu à faire l'éloge de ce brave Monsieur parce que nous l'aimions beaucoup, il causait toujours avec nous et n'était point rébarbatif comme le sont assez ordinairement ceux qui remplissent l'emploi de mentor instituteur dans les grandes maisons. Il accompagnait presque toujours son élève au bal et nous faisait danser, lorsqu'il y avait moyen de se faufiler et d'obtenir une contredanse ou deux que nous lui accordions toujours avec plaisir. Je le vois encore avec sa culotte courte jaune, ses bas de coton blanc et son habit bleu barbas à boutons d'or. Il était impayable et faisait notre joie avec ses toilettes bizarres.

Nous menions Alexandra et moi une vie bien

douce. Notre famille était si unie ! Nous partagions notre temps entre la lecture et nos petites études particulières. De 15 à 18 ans nous lûmes beaucoup et fîmes ensemble nos cours d'histoire romaine et d'histoire ancienne. Mon père avait dans sa bibliothèque une magnifique et complète Histoire romaine, celle ancienne de Rolin et plusieurs autres excellents ouvrages. Les matériaux ne nous manquaient pas et nous avions la bonne volonté d'en profiter. Nous faisons force extraits et tout en lisant j'avais un cahier que lequel je prenais des notes au crayon de tout ce qui me semblait devoir être retenu, et par ce moyen je m'étais formé de petits volumes dans lesquels je n'avais qu'à jeter les yeux pour me rappeler certains faits, certaines actions et dates qu'il ne faut jamais oublier au moins jusqu'à 50 ou 55 ans sous peine de passer pour une personne ignorante ou d'une éducation bien négligée.

Ma mère nous avait abonné chez son libraire et nous y trouvions toutes les ressources nécessaires en livres sérieux et de plus les mémoires de quelques personnages qui nous plaisaient parce qu'ils n'avaient pas la sévérité de l'histoire proprement dite et qu'ils instruisaient en amusant. Corneille et Racine et Boileau reçurent nos fréquents hommages, nous en apprenions des tirades et des scènes par cœur, que nous récitons mutuellement en tâchant de bien dire, nous apprenions aussi des pièces de vers et des morceaux de prose de bons auteurs. J'avais une mémoire assez bonne et j'aimais beaucoup à déclamer et répéter ce qu'elle me fournissait. Je me rappelais qu'à 18 ans je faisais encore mes délices et savais par cœur presque tous les charmants et délicieux contes de Berquin, l'auteur chéri et l'ami des enfants dont la morale est si douce et si naïve qu'on les relit toujours avec plaisir maintenant encore je les raconterai tous ou du moins le plus grand nombre. A cette époque je profitais de notre abonnement pour me procurer quelques romans que je trouvais infiniment de plaisir à lire et qui me récréaient sans me nuire. Je m'explique : je lisais ces sortes d'ouvrages en forme de récréation et point du tout pour me poser en héroïne comme le font en général la plupart des jeunes personnes. Loin de trouver les situations et de chercher à comprendre ce qui ne me paraissait pas intelligible, je passais outre et je me hâtais toujours d'arriver à la conclusion. J'ai du certainement d'être préservée des impressions fâcheuses que laissent d'ordinaire aux jeunes filles ce genre d'ouvrages à cette espèce de légèreté avec laquelle je les lisais. Je ne cherchais pas à m'instruire, mais bien plutôt à m'amuser, mais ce qui surtout contribua à me conserver mon ignorance et naïve simplicité fut sans nul doute cette atmosphère parfumée d'honnêteté et de pudeur qui nous enveloppait et dans laquelle nous avions été élevées ... Elles deviennent de plus en plus rares les familles où les enfants respirent cet air pur et embaumé de pieux et de solides principes et de chastes exemples ! il est évident que depuis 30 à 35 ans les mœurs de la jeunesse sont sapés dans leur base, encore quelques années, si rien ne vient

combattre et interrompre cette œuvre de destruction, des 4 âges dont se compose la vie de l'homme il n'en faudra plus compter que deux, l'enfance et la vieillesse ... Suis-je dans le vrai ?

Ce fut donc sans qu'il en soit résulté aucun dommage pour mon moral que je lus successivement les romans d'alors Mmes de Gen..., Cottin, Staël, Radcliffe d'Arnaud, Richardson d'Arsincourt ... Qui en comparaison des romans d'aujourd'hui pourraient à la rigueur passer pour de bons romans. A cet emploi du temps, nous y joignons le travail de l'aiguille, nous brodions énormément. A cette époque on portait tout brodé et nous ne rougissions point mes sœurs et moi de nous faire de ce genre d'ouvrage un petit revenu pour subvenir plus largement et sans importuner notre père, à notre toilette et autres petites fantaisies, en acceptant de la broderie à exécuter, par l'entremise de la sœur de notre bonne Julie que tu as connue, qui était placée à l'année pour la couture chez la femme de M. Didier agent de change qui faisait broder tout, jusqu'aux bonnets de nuit de sa fille. Cette dame ne nous connaissant point, notre petit amour propre était sauvegardé, elle payait parfaitement nos ouvrages qu'elle trouvait très bien faits. Julie remettait à sa sœur les broderies exécutées et sa sœur lui en remettait le prix et cela était tout simple et sans gêne aucune. Ma tante nous donnait aussi de jolies choses à lui broder et nous aimions beaucoup à travailler pour elle. Elle était si généreuse que c'était tout plaisir.. Ma bonne et chère mère qui était une fée en fait de travail des doigts nous laissait toute latitude pour nos petits ouvrages lucratifs, trop bien certainement, car elle ne se faisait pas assez aider par nous dans la confection de nos vêtements. Elle eut pendant longtemps 3 filles à habiller (une fois Fanny mariée, elle n'eut que les deux dernières à penser) mais elle était si adroite qu'elle faisait tout ce qui peut se faire, et je ne me rappelle pas lui avoir vu jamais présenter un mémoire de couturière à mon père. Elle avait certes beaucoup de travail hé bien je ne sais comment elle s'y prenait mais la couture et la confection des choses les plus minutieuses fondaient dans ses mains et toujours dans une grande perfection et un goût exquis. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle nous a bien légué à toutes les trois par son exemple et sa patience le goût et l'amour du travail, combien de fois je l'en ai remerciée et la remercie encore du fond de mon cœur, c'est un héritage impérissable.

Nous eûmes trois fois par semaine pendant au moins un an ou 18 mois un excellent maître de danse ce qui est utile autant qu'agréable, pour donner aux jeunes personnes la bonne tenue du corps et leur apprendre à marcher d'une façon convenable, à se tenir sans raideur et non plus avec ce laisser-aller qui les rend quelquefois bien disgracieuses. Pendant 3 ou 4 ans, nous eûmes également un maître de piano 3 fois par semaine mais nous n'étions organisées ni les unes ni les autres pour comprendre la

la musique : c'est assez singulier sur trois demoiselles. C'est Amédée et Alexandra qui avaient tout le génie musical de la famille. Il faut bien dire aussi à notre décharge que notre misérable maître de piano avait une maladie nerveuse sans doute car pendant les leçons il n'arrêtait pas de bailler en se tapant la bouche avec sa main et cela avec un bruit tellement rauque que c'était effrayant et bien horrible pour de pauvres jeunes filles qui n'avaient pas le goût de la musique, il nous agaça tellement qu'on le changea mais hélas pour nous donner une espèce de miss Bridget plus froide et plus impassible qu'un bloc de marbre de Carrare et alors tout fut dit, tout espoir fut perdu de nous faire jamais jouer un morceau proprement, nous tapotions sans mesure des contredanses mais ce fut certainement de l'argent perdu que de nous avoir fait continuer si longtemps avec si peu de dispositions et de pareilles ganaches. Quand nous allions chez ma tante nous ne lui faisons point honneur de ce côté là mais notre cousin qui avait les premiers maîtres de Paris et le goût inné de la musique, qui cultivait outre le piano, plusieurs instruments l'en dédommageait amplement et donnait chez lui des soirées musicales où il remplissait très brillamment ses parties. Amédée était admis, il avait du goût pour la flûte et il avait le meilleur maître après Tulou (Guébot). Cette conformité de goût lia pendant longtemps les deux cousins. Grande erreur d'obliger des enfants après un essai suffisant à s'occuper de force de certains arts d'agrément, on leur fait perdre leur temps bien précieux et on dépense de l'argent qui profiterait ailleurs. Chaque matin et nous étions matinales nous allions à la messe de 8 heures avec mon père, hiver comme été, à moins qu'il ne fit trop mauvais temps. Nous remplissions nos devoirs religieux aux grandes fêtes de l'année fort exactement ayant toujours continué à cet égard la manière de faire de notre respectable maîtresse de pension, que nous avons toujours été voir jusqu'à l'époque où elle vendit son pensionnat, ayant le plus grand besoin de repos. C'était un jour de fête pour nous qu'une visite à notre pension. Comme on se trouvait heureuse de revoir ses anciennes compagnes, son dortoir, la classe, le parloir, le jardin, la grosse horloge qui nous faisait lever et vous appelait au réfectoire, aux récréations ...

Chaque mercredi, nous allions avec maman, de notre pied léger voir Amédée rue Notre Dame des Champs. Pour peu qu'il fit beau, nous aimions mieux y aller à pied qu'en voiture, cela nous faisait faire un peu d'exercice, quoique ce fut bien loin, nous aimions beaucoup traverser le jardin du Luxembourg et nous y faisons d'habitude un temps d'arrêt en mangeant des gâteaux et nous asseyons un certain temps.. Le dimanche nous allions régulièrement avec nos parents à la grand messe et de 1h à 4h de loin en loin, mon père aimait assez l'été aller s'asseoir aux Tuileries, Alexandra y allait le plus souvent, moi, je ne pouvais souffrir cela, j'aimais

mieux rester avec ma mère à la maison et j'avoue que j'ai été bien peu aimable pour mon père dans ces occasions, je regardais ces promenades comme des corvées aussi, pour être bien sincère, je dirai que je n'y suis pas allée souvent. Les dimanches où l'on allait dîner chez ma Tante Barillon, mon père nous menait entendre les vêpres à 1 h. à Saint Leu ou à 4 h. à l'Assomption, en sortant de l'office, nous n'avions qu'un pas pour aller rue Neuve du Luxembourg.

Pendant les soirées d'été, nous allions fréquemment avec Maman nous asseoir sur les boulevards qui à cette époque étaient le rendez-vous des promeneurs parisiens. A partir du boulevard du Panorama jusqu'à la rue du Helder, il y avait des deux côtés des chaises sur double rang et la foule compacte circulait dans l'étroit milieu. La partie la plus recherchée était celle qu'on appelait le Boulevard de Gand, aujourd'hui boulevard Italien. Les royalistes s'y foudaient ; c'était le rendez-vous des ultras. Le séjour de Louis XVIII à Gand pendant les 100 jours avait donné son nom à cette partie des boulevards. A cette époque il y avait une chanson qui circulait dont le refrain était « rendez-nous notre Père (bis) (paire) de Gand » sur l'air « as-tu vu la lune mon gars ».

On portait alors des gants de couleur claire avec le portrait de Louis XVIII sur le dessus du gant et autres signes de royalisme dans le genre.

Nous aimions beaucoup ce genre de distraction et nous tourmentions toujours ma pauvre mère pour nous y conduire quand elle eut bien préféré rester à la maison à s'occuper ; mais elle était la bonté même. Jamais nous n'allions au spectacle, mon père était l'ennemi déclaré de ce genre de plaisir. Ma mère nous a raconté plus d'une fois que dans

le temps où mon oncle avait des loges aux trois ou quatre premiers théâtres, il forçait mon père d'y venir. Par condescendance ce pauvre père à bout de refus était obligé de lui céder mais il y dormait ou faisait semblant de dormir. Jamais nous n'aurions osé lui demander la permission d'y aller, nous savions la peine que cela lui eut fait, et d'ailleurs nous savions que nous serions refusé. Nous n'en éprouvions pas de privations, d'abord parce qu'on regrette peu ce que l'on ne connaît pas puis, lorsqu'on sait qu'une chose est impossible, on n'y pense point. J'ai cependant un reproche à me faire, je t'en parlerai en temps et en lieu.

Puis, venaient les dîners chez ma Tante Barrillon qui à partir de 1821 étaient devenus bien fréquents, c'étaient nos véritables et bonnes récréations, nous y rencontrions toujours du monde et nous y étions si bien accueilli que nous nous y trouvions bien. Bonnabel, car je n'ai pas encore parlé de lui était comme le fils aîné de ma tante, il était bien bon et bien aimable pour nous, animait les réunions de famille et était très utile à sa tante dans les réunions plus nombreuses, car il en faisait admirablement bien les honneurs et suppléait heureusement aux maussaderies d'Alexandre qui était à peindre quand il s'y mettait. Ce garçon là a toujours été peu aimable et jaloux de ceux qui l'étaient. Il n'aimait pas faire plaisir et dans les occasions où il aurait dû mettre de l'entrain, il mettait au contraire des bâtons dans les roues. Nous le connaissions bien et toute la jeunesse de la société aussi, mais on tâchait de s'en passer et c'était ce qui le faisait bisquer.

C'est ainsi que se passèrent les années de 1814 à 1818.

Mémoires Empaire, transmises par Gérard Orsel

Liens de parenté avec Jean Godde

Jacques ORSEL 1706-1789 & 1741 Jeanne Deschamps 1719-1802

Jacques ORSEL 1750-1800

Pierre Jean-Jacques ORSEL 1791-1858

Anne-Victorine ORSEL 1826-1922

Virginie Berger 1859-1944

Marie Bouteille 1882-1972

Germaine Melon épouse de Jean Godde

(D'après documents Gérard Orsel)

HOMMAGE à JEAN GODDE

Avec le décès de Jean Godde, L'AOL perd un de ses tous premiers adhérents, vous trouverez ci-après de larges extraits de l'hommage qui lui a été rendu lors de son enterrement le 8 Juin 2005 en l'Eglise Notre Dame du Chêne à Viroflay par le Général Lebrun.

Tous les membres de l'AOL s'associent pleinement à ces propos et à la douleur de ses proches, ils remercient avec émotion Jean Godde pour son action en tant qu'Administrateur de notre Association.



Jean GODDE, devient soldat en entrant à l'Ecole de l'Air en 1938. Il a 20 ans et l'Ecole a juste 3 ans lorsqu'elle accueille cette promotion dont le parrain, le lieutenant colonel MAILLOUX fit équipage avec Mermoz.

Il y reçoit une formation militaire et technique pour devenir pilote de chasse. Hélas, la drôle de guerre puis la débâcle ne lui permettent pas de déployer ses ailes de chasseur au combat.

Il connaît alors comme tant d'autres, le déchirement qui suit l'armistice et continue à servir en zone libre. Après un dernier vol le 8 novembre 1942, survient l'invasion de la zone libre. Il est démobilisé puis versé dans un service de défense passive avant de rejoindre les Forces Françaises de l'Intérieur en région lyonnaise.....Le 18 mars 47, en mission de reconnaissance dans le secteur de Hoa Binh. son appareil est abattu.....En 1954, commandant la 6^{ème} Escadre d'Oran, il donne toute sa mesure sur ce Mistral qu'il doit abandonner en vol le 10 janvier 1955 dans les pires conditions.

Blessé à la colonne vertébrale, emporté sur la Sebkra dans un vent violent, il est secouru par Mahmoud : un algérien. Homme au grand cœur Jean Godde viendra plus tard à l'aide de son sauveteur et de sa famille menacés par le FLN.Après avoir commandé la Base Aérienne de Tours, il est affecté à Villacoublay, à l'état-major de la 2^{ème} Région Aérienne. C'est là qu'il est nommé général de brigade en 1969. Lorsqu'il y achève sa carrière militaire en 1971, il a 52 ans. Son carnet de vol a enregistré 4750 heures...

Comme il a encore des charges familiales, il entreprend une nécessaire reconversion dans le secteur civil. Recruté en qualité de Directeur du centre d'Enseignement supérieur Industriel, petite structure associative dispensant des cours en entreprises le samedi matin, il déploie, comme on peut s'y attendre, ses qualités d'adaptation et son esprit de rigueur. L'affaire connaît un nouveau départ, dispensant des cours à temps plein avec un programme spécifique. Elle prend de l'ampleur et devient un véritable centre de formation.....

Jean GODDE le militant de la foi et de la construction européenne ;

Chrétien engagé, il s'investit dans la paroisse de Viroflay où il est venu résider à son départ de Villacoublay . C'est avec Germaine un couple d'amoureux de notre église Saint Eustache et tous deux se réjouissent de la voir magnifiquement restaurée Parallèlement, il milite pour le maintien, à Viroflay de l'école St François d'Assise dans l'Enseignement Catholique.

Enfin, soucieux de participer activement à la réconciliation franco-allemande, il entreprend de donner une dimension supplémentaire au Jumelage de la commune avec Hassloch.. Il crée alors, en 1984, avec quelques anciens combattants et déportés de la commune, le Groupe ENTENTE, qui va à la rencontre d'anciens combattants et de victimes du nazisme dans une démarche de réconciliation par dessus les tombes.

Il me reste maintenant à évoquer sobrement **Jean GODDE**, chef de cette famille que nous entourons aujourd'hui dans l'Espérance qu'il nous a inculquée.

Germaine, vous êtes certainement celle qui inspira l'image de la « photo robot » que nous décrivait le commandant GODDE dès 1956. Ses enfants Chantal, Philippe, Claude, Hélène et Yves, le petit dernier qui est le plus familier pour beaucoup de viroflaysiens. Ses belles-filles et gendres qui , ainsi qu'il me l'ont confié, ont été accueillis par lui comme des valeurs ajoutées. Ses 12 petits enfants, ses 5 arrière petits enfants.

Et nous qui l'avons connu, sur les chemins de la vie, comme soldat, comme compagnon, ou tout simplement comme ami, nous garderons de lui un souvenir de qualité.

Eglise ND du Chêne. Viroflay, le 8 juin 2005

EVENEMENTS FAMILIAUX

NAISSANCES

-**Isabelle**, née le 12 Août 2005, fille de Alice Marguerite Perroy et Mauro Calheiros, petite-fille de Bernard Perroy, arrière-petite-fille de Henry Jean Jacques Perroy, donc arrière-arrière-petit-fille de Henri Perroy et de Henriette, née Orsel des Sagets.



-**Valentine et Mahaut**, nées le 8 Novembre 2005, chez Carole et Christophe **LEMAIRE**



-**Louise Stewart-Rebelli**, née le 26 Décembre 2005 à Rio de Janeiro, petite fille de Christiane (Perroy) Rebelli.



MARIAGES

-**Benoît ORSEL** et **Sophie CHOPIN**, le 3 septembre 2005.
Benoît est le fils de Phillippe Orsel



-**Gabriel GONDARD** et **Amélie DELAUNAY**, le 3 Décembre 2005. Gabriel est le fils de Claude Gondard .

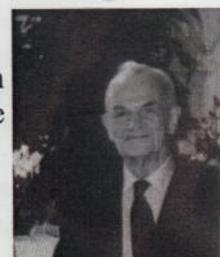


DÉCÈS

-**Patrick LE MEILLEUR**, décédé accidentellement le 11 octobre 2005 à Mondeville , Patrick était le ~~frère~~ frère de Jean-Pierre, il était né en 1942.



-**Jean GODDE**, Général de Brigade, Commandeur de la Légion d'honneur, décédé le 2 Juin 2005, inhumé à Tarare dans le caveau de ses ancêtres.



La rédaction de la Guisane souhaite la bienvenue aux nouveaux nés, félicite les jeunes mariés et exprime toute sa compassion aux familles de ceux qui sont partis.
Merci de transmettre à la rédaction les informations et les photos nécessaires à la vie de cette rubrique.